

« Le portrait, ce n'est pas l'appareil mais l'attention portée à l'autre »

Confidences, entre considérations sur les communautés indiennes et souvenirs de réfugié.

N.CE

Comment avez-vous gagné la confiance des douze communautés indiennes ?

Ils ne sont pas différents de nous. Quand je suis arrivé dans ces communautés, je me suis senti chez moi, tout de suite. Ce qui est essentiel pour moi est essentiel pour eux. Ils aiment leurs proches, maris, femmes, enfants, de la même façon que j'aime mes proches. La première fois que je suis allé dans une communauté, je croyais que cela allait être très compliqué, archaïque, primitif, qui plus est avec une langue que je ne comprenais pas. Mais en moins d'une heure ou deux, j'étais chez moi. Je ne suis pas, moi, homme du XXI^e siècle qui sors de Paris, plus malin qu'eux qui vivent isolés dans la forêt. Non. Quand je viens, ils savent d'où je viens, qui je suis, simplement en me regardant dans les yeux. Ils me regardent, voient mes instruments, ont le même système logique que moi. Ces communautés, c'est nous-mêmes, c'est notre espèce humaine, c'est la préhistoire de notre espèce.

Il y a beaucoup de nus, dans votre livre. Cela nous renvoie à notre image...

Ils ne sont pas nus ! Quand tu veux les photographier, ils te disent : « Ah non, il faut que je m'habille. » Et ils s'habillent avec de la peinture. Si vous regardez bien un certain nombre de photos, les hommes nus ont un petit bout de paille qui serre leur pénis. C'est l'habit de l'homme. La honte suprême dans ces communautés, c'est d'avoir une érection publique. Une fois, j'accompagnais une tribu qui chassait des singes. En montant à l'arbre, un homme de la tribu a eu soudain ce petit bout de paille arraché. Dès cet instant, il n'a plus bougé de l'arbre. Il criait de là-haut à un compagnon afin de lui apporter un autre bout de paille. Le compagnon est monté avec ce bout de paille, jusqu'à 10 ou 15 mètres de haut. L'homme a pu ficeler son pénis. Il était habillé à nouveau. Et il fallait que l'on respecte cela. Ils montrent ce avec quoi on est né, avec nos sexes, les

femmes avec leurs seins... Dans d'autres tribus, comme la tribu Xingu, la plus grande honte, c'est d'avoir un poil sur le corps. Les femmes n'ont pas de poils sur le sexe, parce que la dernière chose dans leur échelle de beauté, ce sont les poils. C'est leur tradition, leur manière de vivre.

Le regard des Indiens est puissant. Quel est leur lien à l'appareil photo ?

Les Indiens n'ont pas un intérêt particulier pour mon appareil photo. Ils connaissent leur image. Quand ils vont boire de l'eau, ils se voient. La grande chose qui se passe avec les portraits, dans toutes les communautés du monde, c'est le rapport que le photographe maintient avec la personne photographiée. Quand le photographe va photographier quelqu'un, il dédie son attention à l'autre. L'autre se sent reconnu, honoré. L'autre se sent lié au photographe. Le rapport que le photographe entretient avec le photographié, ça n'a rien à voir avec l'appareil photo. Cela a à voir avec l'attention que tu portes à sa dignité à lui. Il faut que sa dignité soit représentée dans son portrait. Et cela vaut autant pour les Papous, les Belges, les Américains que pour les Indiens. J'ai fait beaucoup de portraits pour le *New York Times Magazine*, à l'époque où j'étais à l'agence Magnum. Je me souviens que j'ai photographié, un jour, le grand écrivain Italo Calvino, chez lui à Rome. J'arrive à sa porte, je sonne. Il m'accueille et me demande de combien de temps j'ai besoin... « Une heure ? » Je lui dis : « Non, Monsieur Calvino, j'ai besoin de trois jours. » Il me dit : « Tu es fou ! Jamais je ne te donnerai trois jours de ma vie. » Sa femme arrive. Elle me demande d'où me vient cet accent. Je lui réponds « du Brésil ». « Moi, d'Argentine », fait-elle. Elle appelle son mari. « Italo, Sebastião va avoir les trois jours dont il a besoin. » Elle m'a fait chercher mes affaires à l'hôtel Inghilterra et a préparé une chambre pour moi. L'attention que j'ai donnée à Italo était immense. Il était là, à écrire, et j'adorais le regarder écrire, avec sa beauté, une main sur le visage. Un jour, il me dit : « Sebastião, j'écris un livre sur les animaux. Viens, on va au zoo voir les animaux. » A partir de ce moment, il m'a donné toutes les photos que je souhaitais. Le lundi où je devais partir, il m'a dit : « Ne pars pas aujourd'hui, pars demain. » Sa femme et lui m'ont alors emmené à Paris, où j'ai continué à le photographier pendant toute une semaine. Une autre fois, je travaillais en Bosnie pendant la guerre, avec des réfugiés

dans un camp... Le plus inhumain qu'on puisse imaginer. Ces réfugiés avaient fui la bestialité totale de gens qui entraient dans les maisons, tuaient des maris, violaient des femmes. Ils étaient d'une tristesse... Un jour, je vais vers une vieille dame pour faire son portrait. Elle prend mes appareils, elle les met par terre. Je me dis qu'elle va les casser. Non : elle m'a pris dans ses bras et elle a pleuré (racontant ce souvenir, Salgado pleure à chaudes larmes, NDLR). C'était énorme. Et ça, parce que je lui donnais de l'attention qu'elle méritait. C'est ça, le portrait. Ce n'est pas autre chose.

Vous racontez dans votre livre combien votre femme Lélia a souvent été submergée par l'émotion, lorsqu'elle survolait en avion l'Amazonie, avec vous...

Les larmes coulaient sur ses joues. Combien de fois je n'ai pas vu Lélia qui séchait ses larmes... L'émotion, quand tu arrives là-bas et que tu vois cette forêt immense, sans limites, avec ses rivières colossales, ses pluies indescriptibles, sa beauté pure, infinie... L'Amazonie brésilienne, c'est huit fois la surface de la France. Avec Lélia, on est en train de bâtir une forêt. On plante des millions d'arbres. C'est difficile de planter des arbres. Cela coûte une fortune de trouver les sous pour faire une forêt. Il faut contrôler tout, jusqu'aux fourmis.

Vous avez fui le Brésil pour la France en 1969, avec Lélia. Le fait d'avoir été réfugié politique n'a-t-il pas été aussi important, dans votre vie, que celui d'avoir eu un jour en main un appareil photo ?

Absolument. Avec Lélia, on a bâti une vie, comme ça. Quand j'ai commencé à sortir avec elle, elle n'avait pas 17 ans... et moi 19. J'avais grandi dans une ferme, où je suis né, et les fermes au Brésil étaient très isolées. Pour arriver à la moindre ville, il fallait faire huit heures de cheval. On n'avait pas d'accès à la culture. Ma formation culturelle, je l'ai faite en arrivant dans une grande ville pour la deuxième partie de mon parcours dans le secondaire, avec Lélia, qui jouait du piano, qui peignait... On n'avait pas beaucoup de sous, elle et

Salgado à Bruxelles en 2023 !

Durant notre entretien, Salgado nous apprend la nouvelle : « L'exposition va venir à Bruxelles, au Musée des beaux-arts, en octobre 2023. Avec un volume qui sera énorme puisqu'on voudrait que soient présents, à Bruxelles, des leaders du mouvement indien... ce que l'on ne peut pas faire à Paris, avec le covid. Je suis passé à Bruxelles il y a trois semaines. J'y ai rencontré la direction de Bozar et le bourgmestre de Bruxelles afin de leur demander de nous aider à amener la communauté indienne du Brésil, avec ses leaders. On voudrait y avoir un très grand débat sur la forêt amazonienne. On tient beaucoup à ce que cela se fasse à Bruxelles où l'on a créé un Fonds pour la reforestation de l'Amazonie, à la Fondation Roi Baudouin. On voudrait, désolé pour cette prétention, amener tous les Belges à cette exposition. Bruxelles est la capitale de l'Europe. On voudrait y créer une grande information, avec un impact très large, quelque chose qui puisse toucher l'ensemble des parlementaires et politiques européens. C'est un projet capital. » N.CE.

Avec Lélia, on a été des réfugiés pendant onze ans sans pouvoir retourner au Brésil, jusqu'à la fin de la dictature. Quand je suis retourné, pour faire ce travail sur les réfugiés (« Exodes »), je connaissais bien cette histoire... c'était la nôtre

”

moi. On avait un rêve : connaître le monde. On vivait à Vitória, le plus grand port d'exportation de minéral du monde. On voyait des bateaux du monde entier qui arrivaient à Vitória. Le samedi soir, avec les quelques sous qu'on avait, on allait manger une pizza avec une bouteille de bière de 75 cl. On n'était pas habitués à l'alcool, alors on devenait saouls. Et on rêvait... On rêvait d'aller dans le monde entier. De traverser toute l'Afrique en voiture. On cherchait n'importe quelle combine pour voyager. On s'est mariés très jeunes. J'ai étudié l'économie. On est partis à São Paulo, où j'avais obtenu une bourse pour y faire mon master. Puis, on est partis en France, où je voulais faire l'École nationale de statistique, au moment précis où la dictature devenait très dure. On était très liés à un mouvement d'opposition à la dictature, qui est devenu illégal. Les membres de notre mouvement ont commencé à être chassés et torturés. On n'était plus en sécurité... et donc il a fallu qu'on quitte le Brésil. On était très jeunes quand on est arrivés en France. Peu avant de partir, Lélia a perdu ses parents. Elle était inconsolable et a abandonné à jamais le piano. En arrivant à Paris, elle est entrée à l'université, en architecture.

On a été des réfugiés pendant 11 ans, sans pouvoir retourner au Brésil, jusqu'à la fin de la dictature. Quand je suis retourné, pour faire ce travail qui s'appelle *Exodes*, sur les réfugiés, je connaissais très bien cette histoire... c'était notre histoire. Puis, plus tard, Lélia a abandonné tous ses projets d'urbanisme et elle est venue à la photo, pour m'aider. C'est elle qui monte mes expositions. L'expo *Genesis*, vue dans 50 endroits dans le monde, c'est son travail, c'est elle qui dessine tout. La scénographie qu'elle a faite de l'exposition *Amazonie* est une merveille. On est complémentaires. On est ensemble depuis 1964. On a tout créé ensemble.

Le coronavirus a fragilisé les communautés indiennes depuis l'an passé.

Il les a fragilisés, puis renforcés. Fragilisés parce que les Indiens n'ont pas d'anticorps pour les maladies qui viennent de l'extérieur de la forêt. Beaucoup d'Indiens sont morts. On a lancé un manifeste au printemps 2020, signé par nombre de personnalités extraordinaires. L'impact a été immense. On a demandé un appui des trois pouvoirs brésiliens. On n'a pas eu de réponse de l'exécutif... Au contraire, j'ai été attaqué par le gouvernement Bolsonaro. Le pouvoir législatif se déchire, alors là non plus, on n'a pas eu de réponse. Par contre, on a eu une réponse colossale du pouvoir judiciaire, dans le sens d'un renforcement des protections des communautés indiennes. A tel point que le premier groupe choisi pour les vaccins au Brésil, ce furent les communautés indiennes. A peu près 80 % des Indiens ont été vaccinés. Ce manifeste a permis de créer une énorme conscientisation vis-à-vis des communautés indiennes et vis-à-vis de l'Amazonie.



« Avec Lélia, on rêvait d'aller dans le monde entier. De traverser toute l'Afrique en voiture. On cherchait n'importe quelle combine pour voyager. » © RICARDO BELIEL